Théâtre sur Paroles - François Rancillac & Travelling théâtre - Gilles Granouillet

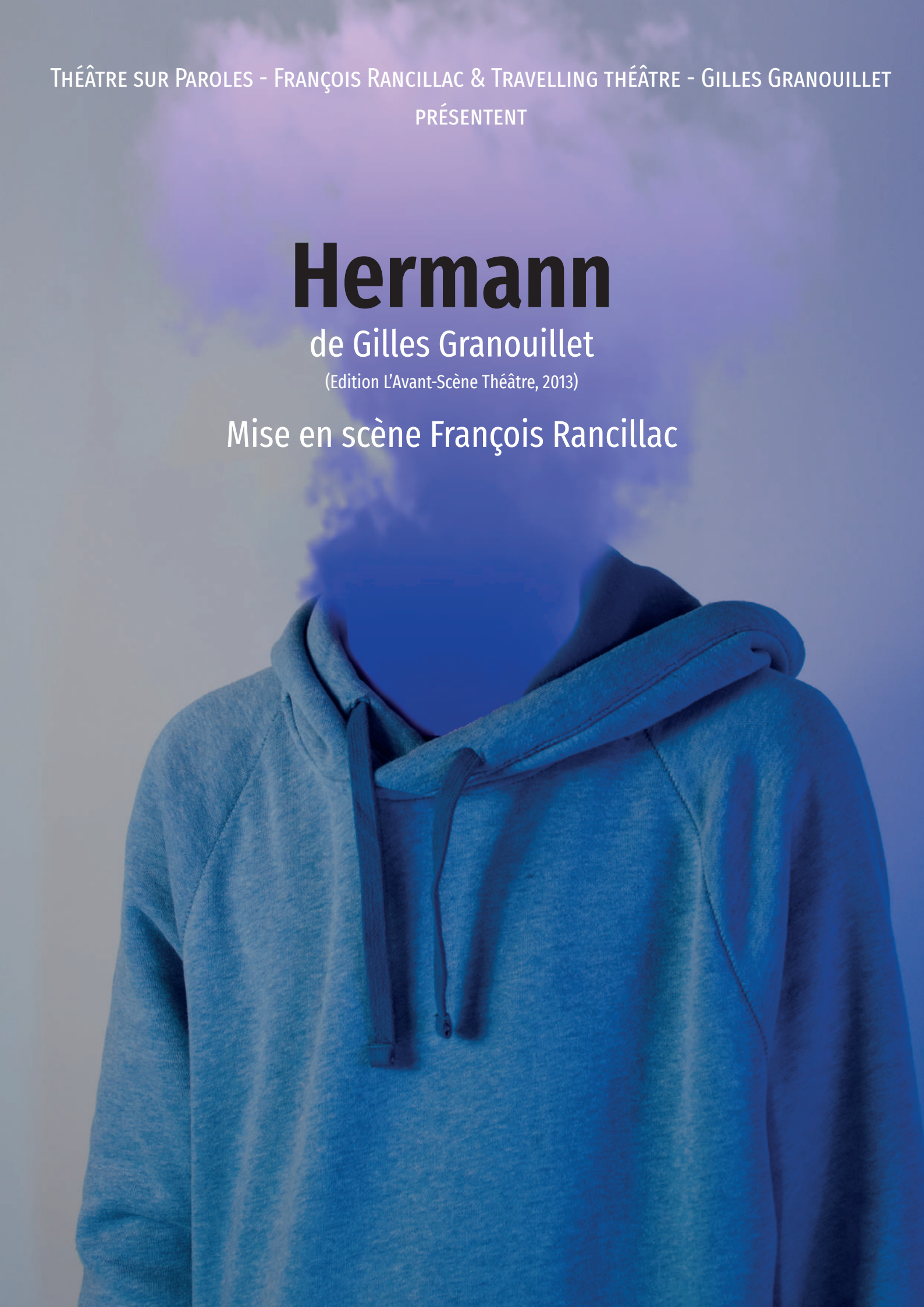
présentent

Hermann

de Gilles Granouillet

(Edition L'Avant-Scène Théâtre, 2013)

Mise en scène François Rancillac



Hermann

de Gilles Granouillet

(Edition L'Avant-Scène Théâtre, 2013)

Mise en scène François Rancillac

3 présentations professionnelles, les 3, 4 et 5 mars à 15h au Théâtre des 2 rives à Charenton

avec

Daniel Kenigsberg : Daniel Streiberg
Claudine Charreyre : Léa Paule
Lenka Luptáková : Olia Streiberg
Clément Proust : Hermann

Assistante à la mise en scène **: Christine Guênon**
Scénographie : **Raymond Sarti**
Costumes **: Sabine Siegwalt**
Lumière : **Guillaume Tesson**
Son et composition musicale **: Sébastien Quencez**
Régie générale : **Jérôme Aubert**

> Création Le 5 mars 2021 au Théâtre des 2 Rives à Charenton

25 et 26 mars Espace culturel Albert Camus du Chambon Feugerolles, en co-accueil avec la Comédie de Saint-Etienne/CDN (42)

7 avril La Maison des Arts du Léman, scène nationale de Thonon-Evian (74)

13 avril Espace St Exupéry de Franconville (95)

15 avril au Théâtre Victor Hugo de Bagneux (92)

6 mai à l'Onde à Vélizy-Villacoublay (78)

Tournée en 21/22 : Scène nationale de Dieppe, Théâtre d'Aurillac, Théâtre de Roanne,... (en cours)

Un partenariat Théâtre sur Paroles / Travelling Théâtre

Hermann s'inscrit dans la foulée d'un long compagnonnage entre Gilles Granouillet et François Rancillac, puisque ce dernier a déjà créé 5 textes de Gilles Granouillet, dont une commande d'écriture. La création d'*Hermann* est l'occasion d'aller encore plus loin en associant leurs deux compagnies sous forme d'une Société En Participation pour en monter ensemble la production et lui assurer le plus de partenaires possibles. Des fidèles de G. Granouillet ont aussi été invité.e.s à rejoindre les complices artistiques de F. Rancillac, tels Claudine Charreyre (comédienne), Sébastien Quencez (compositeur) et Jérôme Aubert (régisseur général).

Production : Cies « Théâtre sur paroles » (direction F. Rancillac, conventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC Ile-de-France) et « Travelling Théâtre » (dirigée par G. Granouillet, conventionnée par la région Auvergne Rhône-Alpes, le département de la Loire et la ville de Saint-Etienne).

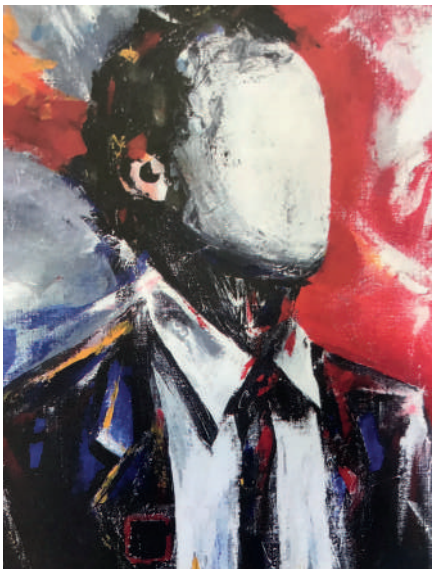
Production déléguée : Théâtre sur paroles

Coproduction : Théâtre des 2 Rives (Charenton-le-Pont), La Maison des Arts du Léman (scène nationale de Thonon-Evian), Espace culturel Albert Camus du Chambon-Feugerolles, Théâtre Victor Hugo de Bagneux, Dieppe Scène Nationale, Théâtre d'Aurillac

Avec l'aide du Théâtre de l'Echangeur-cie Public Chéri (Bagnolet)

THÉÂTRE SUR PAROLES

TRAVELLING (THÉÂTRE)



© *Mémoire*, Grégory Mignolini, 2006

Un beau matin, la police dépose au service de neurologie d'un hôpital un jeune homme égaré - dans tous les sens du terme : Hermann ne se souvient que de quelques mots de russe et d'un mystérieux prénom : Olia.

En lui faisant passer les premiers tests d'usage, la psychiatre Léa Paule ne sait pas que cette rencontre va entièrement bouleverser sa vie, entraînée aux confins de la mémoire vers des territoires qui échappent même à la science…

Hermann est un conte. Un conte d'aujourd'hui, sans fée ni loup, mais où l'improbable devient l'évidence. C'est aussi une enquête qui, tel un road-movie, nous transporte du sud au nord de la France, en passant par la Pologne et la Russie. Comme un rêve éveillé que le spectateur, sans cesse balloté entre passé et présent, réalité et subjectivité, vivrait en même temps que les personnages.

Hermann, c'est aussi et surtout une histoire d'amour fou, par-delà l'espace et le temps. Impossible, donc.
Et pourtant, ça marche.

Synopsis

- - - - - - - - - - - - - - -

Les premiers tests sont formels : le jeune Hermann, que la police a ramassé sur une route du sud de la France complètement perdu, est atteint d'un Alzheimer précoce. Apparemment russe, il ne se souvient de plus grand'chose hormis du nom d'une femme : Olia Maidena, qu'il dit vouloir rejoindre sans savoir où ni comment. Ô coïncidence : Léa Paule, la neurologue qui a ausculté le jeune homme, sait que l'épouse du cardiologue Daniel Streiberg (arrivé depuis peu dans le CHU) est russe et se prénomme Olia. Elle tente sa chance : Olia Streiberg (la cinquantaine) dit connaître Hermann, mais refuse soudain de le rencontrer quand elle apprend qu'il n'a que 25 ans… Faute de la moindre information qui permettrait d'alerter sa famille ou des proches, Hermann devient un patient du service gériatrique de l'hôpital, au milieu de personnes beaucoup plus âgées que lui…

Quelques jours plus tard, on toque à la porte du cabinet de Léa Paule : Olia Streiberg réclame à voir Hermann ! Oui, elle le connaît. Non, elle ne veut rien dire sur lui, elle veut juste le voir !!! Le ton monte entre les deux femmes, quand le jeune homme apparaît dans l'embrasure de la porte : Olia se jette dans les bras de Boris Hermann !

Le soir-même, Hermann disparaît de l'hôpital ! Léa se rend au domicile des Streiberg, supposant qu'Olia pourra la mettre sur la piste de son patient. Mais c'est Daniel qui la reçoit, et plutôt mal : Olia vient de le quitter ! Le vieux cardiologue a perdu une femme, la jeune neurologue un patient : cette double catastrophe va rapprocher ces deux êtres que tout sépare a priori. Et au beau milieu de la nuit, ils feront l'amour…

Quatre jours plus tard, Daniel prend l'avion pour Bialystok, à la frontière russo-polonaise : c'est là qu'on a interné Olia, retrouvée délirante dans la rue… mais nulle trace d'un quelconque Hermann ! C'est à l'université de Moscou qu'ils se sont rencontrés et aimés, confie-t-elle à Daniel. Mais Boris a dû partir sur le front afghan : il en est revenu totalement brûlé de l'intérieur, anéanti. L'URSS s'effondrait, il fallait bien survivre : désespérée de la santé mentale de Boris, Olia a accepté de suivre en France ce médecin courtois et cossu qu'on lui a présenté… Mais elle sait maintenant que Boris l'a cherchée durant toutes ces années : c'est à elle maintenant de le retrouver ! Daniel a beau lui expliquer qu'elle se trompe, que son amoureux (s'il vit encore) aurait aujourd'hui 45 ans, alors qu'elle a embarqué dans sa fuite un tout jeune homme – Olia n'en démord pas : c'est bien Boris qu'elle a retrouvé et c'est avec lui qu'elle va refaire sa vie ! Daniel la ramène de force en France et la confie au service neurologique que dirige… Léa Paule. Bientôt Olia réclame le divorce, ne parle plus que russe, perd la vue (symptôme psychotique repéré) et passe ses journées à attendre son amant qui ne vieillit pas…

L'histoire d'amour entre Daniel et Léa devenant un secret de Polichinelle, le couple déménage dans le nord de la France, y retrouve du service à l'hôpital et fonde une famille.

Treize ans plus tard, alors qu'elle finit sa journée de travail, Léa passe devant le cabinet d'un de ses collègues neurologues et… reconnaît immédiatement la voix d'Hermann en train de répondre aux tests d'usage ! Et quand elle pousse la porte : c'est bien lui, l'éternel jeune homme de 25 ans qui cherche toujours une certaine Olia…

Un long compagnonnage

- - - - - - - - - - - - - - -

J'ai rencontré François il y a maintenant presque vingt ans lorsqu'il prit la direction de la Comédie de Saint-Etienne avec Jean-Claude Berutti. J'étais alors auteur associé au CDN que venait de quitter Daniel Benoin. Une situation difficile pour un collaborateur artistique qui n'avait pas été choisi par la nouvelle direction. Pourtant Jean-Claude et François ont bien voulu poursuivre la collaboration. C'était le début d'un compagnonnage entre metteur en scène et auteur qui passera par cinq créations et une sixième aujourd'hui avec *Hermann* : une fidélité artistique rare. Bien entendu, toute fidélité bien vécue sait éviter l'exclusivité. François a monté d'autres auteurs, mes pièces ont été portées à la scène par d'autres metteurs en scène. Pourtant nos personnalités très différentes l'une de l'autre – si différentes parfois que je m'étonne de ce parcours - se sont toujours retrouvées autour de la littérature et du plateau de théâtre. Je crois que le maître mot doit être « Il sait faire des choses que je serais bien incapable de faire… » - bref, la conviction d'une complémentarité et la reconnaissance du talent de l'autre.

François a été un des tout premiers lecteurs d'*Hermann*. C'était en 2013, le texte était encore un manuscrit, il m'avait dit à l'époque combien il aimait cette pièce qui était alors destinée au Théâtre de la Ramée (Amiens) qui me l'avait commandée. Je savais que ce n'était pas une politesse : François a su me dire le contraire quand mes textes lui sont tombés des mains. Alors, quand il y a quelques mois, quittant la direction du Théâtre de l'Aquarium, il a évoqué le souhait de mettre en scène *Hermann*, spontanément je lui ai proposé d'associer ma compagnie au projet. Pourquoi ? Parce que cela me semble être une très belle manière de poursuivre cette amitié artistique. Mais aussi parce que je crois que ce type d'association entre compagnies - de « vraies » coproductions, ai-je envie de dire, où les risques sont partagés et où les équipes sont mixées dans la même aventure - sont porteuses d'avenir. A l'heure où les financements publics sont trop souvent revus à la baisse, où les questions de diffusion deviennent problématiques devant la multiplication des propositions, croiser les réseaux de diffusion, mettre en commun nos moyens financiers et humains sur une seule production est une réponse à une situation de crise.

Il n'y aura bien sûr qu'un metteur en scène sur ce spectacle : François Rancillac. J'ai moi-même signé près de trente mises en scène mais je ne vis ici aucune frustration : je crois qu'il est temps de sortir d'un modèle très français qui fait du metteur en scène l'alpha et l'oméga de la création sur nos scènes de théâtre. Ceux qui connaissent de près ce qu'est réellement la « fabrication » d'un spectacle savent qu'il s'agit là, avant tout, d'une aventure collective et que l'acte de création au théâtre n'est jamais le fruit d'un seul homme. C'est sur cette idée du théâtre que nous nous sommes engagés avec *Hermann.*

La cuisine d'un auteur

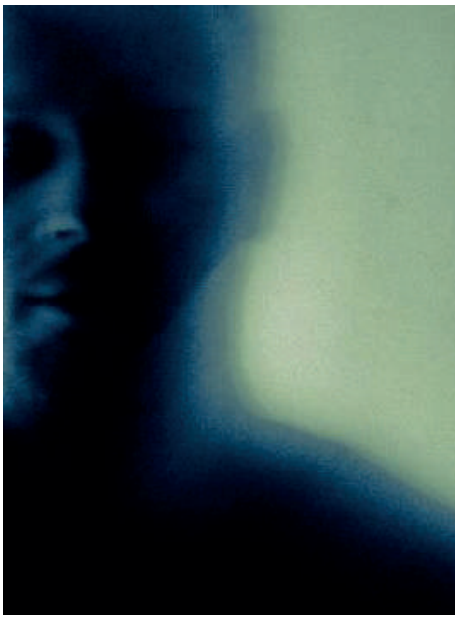
En 2012, j'avais terminé une première version d'*Hermann* avec une fable proche de celle que l'on peut lire aujourd'hui. Elle me satisfaisait à bien des égards : on pouvait déjà y lire cette histoire d'amour qui défie la science ; on pouvait y voir ces quatre personnages, ces couples démolis et reconstitués à travers les années ; j'avais pu y injecter la question de la perte de la mémoire qui venait de me frapper personnellement à travers la disparition d'un être cher victime d'un Alzheimer. Pourtant je laissais reposer le texte à moitié convaincu, certain que j'avais laissé quelque chose en chemin, mais quoi ? Je l'ai compris quelques mois plus tard. C'était une question de temps. Simplement de temps. La pièce était écrite au présent, il lui manquait la distance, la distance du temps passé. Le surplomb des années. Léa se souvient ou plutôt elle essaye de se souvenir, c'est la femme de 42 ans qui fait remonter la jeune femme de 29 ans, c'est cette tentative fragile de reconstitution qui nous fait réécrire le roman de nos vies. Mais nos vies ont-elles été ce dont on veut bien se souvenir ? Le souvenir n'est-il pas le mensonge avec lequel on choisit inconsciemment de s'arranger ? Il me fallait tout reprendre, une histoire en vaut une autre, ce qui compte c'est la façon de la raconter.

J'ai écrit *Hermann* à cinquante ans, sans doute faut-il atteindre cet âge pour se poser ce genre de question, plus jeune on s'en passe aisément ! « Et plus le temps nous fait cortège, et plus le temps nous fait tourment » écrit Jacques Brel. Relisant aujourd'hui cette pièce qui reste pour moi ma « pure histoire d'amour », je voudrais y ajouter les vers qui suivent et qui épousent cette volonté farouche d'aimer qui traverse chaque personnage d'*Hermann* : « Mais n'est-ce pas le pire piège, que vivre en paix pour des amants ? »

Gilles Granouillet

L'AMOUR COMME DÉRANGEMENT
Notes de travail - François Rancillac

- - - - - - - - - - - - - - -



Hermann est un conte. Improbable, comme tout conte. Mais, par la grâce de l'écriture du grand dramaturge qu'est Gilles Granouillet, le lecteur (puis le spectateur) ne peut que « marcher » au fil de cette enquête qui fait voyager à travers le temps, de ce quasi road-movie qui nous entraîne du sud au nord de la France en passant par la Russie et la Pologne.

Hermann sera la sixième pièce de Granouillet que j'aurai mises en scène, après *Le saut de l'ange* (2004), *Zoom* (2009), *Nager/cueillir* (2013), *Ma mère qui chantait sur un phare* (2013), *Poucet, pour les grands* (2021). Et c'est sans doute la plus belle des six – que j'aime tant pourtant ! Ici comme là, on retrouve son obsession, le cœur secret de son théâtre : dès que la vie se rouille sous le poids des renoncements, dès que les êtres s'atrophient sous la grisaille de l'habitude, s'immisce un grain de sable qui fait soudain dérailler le cours des choses, éjecte les humains de leur ornière et les pousse brusquement à aller voir ailleurs s'ils y sont.

Ici, dans *Hermann*, il suffit que ce jeune homme sans mémoire débarque pour que le couple si bien installé, si bien arrangé, que forment l'élégante Olia et le cossu Daniel Streiberg, implose ; pour que le quotidien sans histoire de la jeune neurologue Léa Paule dérape soudainement, ruinant au passage tous ses repères de scientifique ; pour que les faux-semblants passent à la trappe, pour que la vie reprenne ses droits et que les cartes soient à nouveau redistribuées sans autre logique que celle du désir, de l'amour et du vivre. Alors Daniel, qui se croit condamné par sa « tête de con », sa laideur et son âge, peut enfin rencontrer une femme sans la payer et lui donner des enfants ; alors Léa, qui n'a jamais croisé que sa propre solitude chez les hommes, comprend enfin auprès de Daniel ce que c'est qu'aimer ; alors Olia, qui avait sacrifié son passé sur l'autel du confort, renoue avec elle-même, sa langue et avec l'amour de sa vie, par-delà le temps, par-delà surtout toute logique - puisque Hermann, vingt ans après leur séparation, a toujours le même âge, le même visage, comme si le temps glissait sur lui, comme s'il n'était qu'un revenant - ou un pur phantasme…

« C'est un conte de fée et je recommence ma vie ! », s'écrit Olia. Il y a effectivement du merveilleux dans ce soudain ré-enchantement du monde que propose *Hermann* grâce au « miracle de l'amour » - et il faut tout le talent de Granouillet et le subtil savoir-faire du grand conteur qu'il est, pour arriver à nous faire croire à l'impossible, pour aller réveiller en nous cette part d'enfance qui n'a pas encore totalement renoncé à l'émerveillement. Mais c'est un conte de fée qui, loin de toute niaiserie, a sa part de douleur vive, incicatrisable, car le choix de l'amour n'est pas sans risque et peut « coûter un bras ». Olia, qui a abandonné mari et maison pour suivre son amant fantomatique, perdra tout à l'attendre obstinément : son confort, sa liberté, sa raison, ses yeux, s'enfonçant telle une « patiente crépusculaire » dans la nuit de son attente infinie. Même Daniel et Léa, qui ont fui de l'autre côté de la France pour tout recommencer à zéro, se savent à jamais brûlés au plus profond d'eux-mêmes par une « douleur trouble » : « Il reste autre chose, confiera Daniel à sa femme. Une chose que tu ne peux pas voir, les nuits où je me relève. Où je fume, seul, à poil, au milieu de la cuisine. Je ne peux pas la nommer. Je vacille, mon corps se fend en deux, il s'ouvre sur le vide ! Et puis je m'apaise, ça se referme. Ça s'endort. Le matin revient. Le vrai monde revient. Mes enfants. Toi. »

Ce qui les fait encore vaciller, c'est l'énigme absolue qu'incarne Hermann, et qu'aucune science (qui « nous sort de l'ignorance et par conséquent de la folie ») n'arrivera jamais à arraisonner. Puisque Hermann ne vieillit pas. Puisque qu'il est peut-être juste « une histoire d'amour, une pure histoire d'amour qui ne s'éteint pas. » Comme *Tristan et Yseult,* comme *Héloïse et Abélard*, comme *La princesse de Clèves*, et tutti quanti. *Hermann* n'est pas une pièce romantique, une énième variation sur l'amour éternel. C'est une pièce qui raconte le réel foudroyé par l'absolu, à l'occasion d'une simple conversation surprise à la volée au travers d'une porte entrouverte au fond d'un « couloir aveugle » dans un quelconque hôpital du nord de la France. Un absolu qui se déprend des frontières, des limites, du temps et de la mémoire, et entraîne les êtres dans son maelström. C'est une pièce au temps flottant, tout entière suspendue à un immense flash-back qui permet rétroactivement de boucler la boucle, magistralement mais l'air de rien – avec le doigté de Gilles Granouillet, avec son immense tendresse pour les dérisoires et valeureux humains que nous sommes.

LE TEMPS BOULEVERSÉ
(parole/récit – la mémoire au travail)

- - - - - - - - - - - - - - - -

La pièce se présente comme un immense flash-back : Léa Paule reconnaît à travers une porte mal fermée la voix d'Hermann, et nous revenons 13 ans en arrière, quand elle l'a rencontré la première fois...

Pour autant, les choses ne sont pas si simples – et c'est là que la pièce de Gilles Granouillet n'est pas qu'un bon scénario de film. Car le récit de l'apparition d'Hermann, il y a treize ans, est bien raconté depuis aujourd'hui, 13 ans plus tard. Plutôt qu'un flash-back, il s'agit ici en fait d'une reconstitution - presqu'au sens policier du terme - pour tenter de comprendre ce qui s'est passé jadis et qui demeure incompréhensible : une enquête. Voilà sans doute pourquoi les personnages déclinent successivement leur identité pour se présenter au public enquêteur :

> « Je m'appelle Léa Paule, je suis médecin, je suis neurologue, j'ai 42 ans, deux enfants, je suis mariée... »
> « Je m'appelle Olia Streiberg et j'ai 42 ans. Je suis la femme du cardiologue Daniel Streiberg... »
> « Je suis l'homme plein aux as qui ne sait rien, dans la grosse bagnole, garée devant la grosse villa, avec de gros soucis d'impôts... », etc.

Mais qui dit reconstitution dit reconstruction : le temps est passé par là, et la mémoire a fait son inévitable travail d'oubli, de filtre et de recomposition. Car où est l'exacte vérité dans un souvenir ? Léa Paule, qui est neurologue, en sait quelque chose :

> « Je suis bien placée pour savoir que la mémoire n'est pas objective. La mémoire n'est rien d'autre qu'une collection d'instants dont le cerveau a gardé la trace. C'est notre raisonnement qui s'évertue à les recoller ensemble pour leur donner un sens. Souvent, même à notre insu, nous tordons la réalité du souvenir pour que le sens nous convienne. La mère de 42 ans est très loin de la jeune femme de 29 ans que j'étais à l'époque : mon vécu de femme mûre imprègne mon souvenir au point de se demander qui est là : la jeune femme que j'étais ou la mère de 42 ans ? C'est ça la mémoire : le puzzle d'hier recollé par des mains d'aujourd'hui. »

Cette reconstruction du passé dans le présent qu'est le souvenir s'inscrit au cœur même de l'écriture de la pièce qui tricote à l'envi, sans cesse et sans prévenir, le récit raconté au passé et le présent d'une situation… passée mais reconstituée hic et nunc sur scène. Par exemple, et entre mille autres :

Léa Paule (…) Monsieur Hermann, le mieux est de partir tout de suite et je voudrais vous accompagner.
Hermann Merci, madame.
Léa Paule Alors je dois faire le saut en arrière. J'ai entendu et j'ai poussé la porte, maintenant il me faut dire : à l'époque. Alors je dis : à l'époque, à l'époque j'étais déjà le docteur Paule mais un docteur Paule de 29 ans, ni mari ni enfants…

Ou bien :

Léa Paule Madame Streiberg, je suis une collègue de votre mari, je vous prie de m'excuser, seriez-vous parente avec un certain Hermann ?
Olia Streiberg J'ai dit oui, je me suis assise, j'ai suffoqué et j'ai dit oui et en le disant je savais que ma vie allait changer. J'ai dit oui alors que je ne suis pas vraiment parente avec Hermann… à vrai dire je ne suis pas du tout. Mais comment dire non à la fenêtre qui s'est ouverte ?

Ou encore :

Daniel Streiberg (…) J'ai attendu là, derrière la porte parce que je me disais : tant que tu restes à côté de cette valise, il ne s'est rien passé. Ma femme a fini par descendre des chambres, elle m'a souri. Il m'a semblé qu'elle était contente de me voir.
Olia Streiberg J'allais oublier cette valise. Ne t'inquiète pas, j'ai pris une chambre en ville et j'ai laissé une lettre sur le lit. Tu sais que tout ne va pas très bien pour moi en ce moment. Je viens de comprendre qu'il me fallait être seule quelques jours pour que tout aille mieux. J'allais l'oublier, est-ce que tu veux bien me la passer ?
Daniel Streiberg Alors j'ai pensé que si c'était moi qui donnais cette valise à cet instant, rien n'était vraiment grave : j'ai vu des tas de films et jamais les séparations ne se passent comme cela. Alors j'ai donné la valise ;
Olia Streiberg Je t'appelle demain.
Daniel Streiberg Mais ta voiture n'est pas là ?
Olia Streiberg Tu t'inquiètes de ça ?

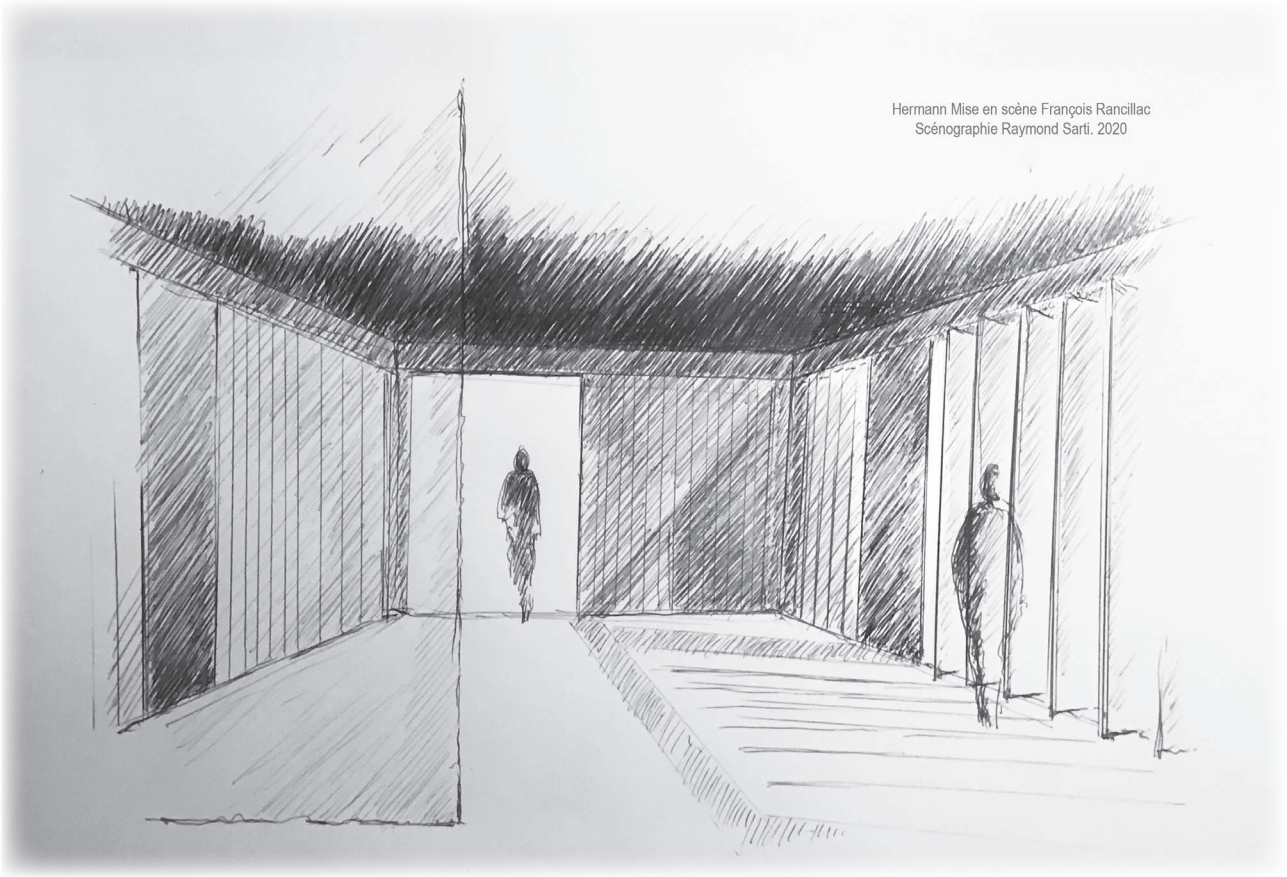
C'est ce temps flottant, toujours entre deux, qui fait d'*Hermann* un conte venu de très loin, comme un *rêve éveillé* que les spectateurs vivraient en direct avec les personnages, à travers eux (car c'est bien leur point de vue qui est en jeu ici). C'est cette constante incertitude (passé/présent, vérité/fiction, récit factuel/vision subjective) qui nous permet de « croire » possible que le jeune Hermann ne vieillit pas…

Notes pour une scénographie d'Hermann : l'espace de la mémoire

- - - - - - - - - - - - - - -

Cet *entrebâillement*, qui permet au passé de faire irruption dans le présent et à l'impossible de venir bouleverser la tranquille ordonnance du quotidien, doit être l'enjeu même d'une scénographie pour *Hermann* qui, loin de tout réalisme, réclame un espace mental pour se déployer.

Il est beaucoup ici question de portes, le plus souvent mal fermées (qui permettent à Léa de reconnaître la voix d'Hermann puis d'entrer chez Daniel Streiberg, ou à Hermann et Olia de se retrouver enfin). Ou de fenêtres ouvrant sur l'extérieur, sur l'espoir d'une autre vie (Hermann puis Olia, internés tour à tour à l'hôpital, passeront leurs journées assis devant une fenêtre à attendre que l'être aimé vienne enfin l'en arracher).



Imaginons une simple « boîte noire » de théâtre : trois murs entièrement noirs (de 2,80m de haut comme ceux d'un appartement standard), un sol noir : une boîte crânienne, l'espace du rêve, de l'apparition des corps, des scènes surgissant des profondeurs de la nuit. Mais peu à peu, on découvre que ces murs sont en fait entièrement constitués de lattes verticales (des « stores californiens ») : selon l'orientation des lattes, la lumière peut s'immiscer ou faire irruption dans la boîte, ou la silhouette d'un personnage apparaître à travers le mur tel un fantôme. Si ces lattes se ramassent en partie, une soudaine porte se dégage pour laisser entrer Hermann ou Léa ou… Ainsi, cette boîte crânienne fermée sur elle-même respirera au rythme des souvenirs, des émotions, laissant surgir du dehors des figures ou des vibrations de lumière.

Devant cette boîte, un simple rideau de théâtre noir, mais en partie translucide : l'avant-scène devient ainsi l'espace du récit, ou plutôt de l'enquête : là où Léa et Daniel tentent de reconstituer le passé pour comprendre avec le public l'impossible : la réapparition 13 ans plus tard d'Hermann, qui n'a pas pris une ride ! Sur ce rideau, des images documentaires animées (vidéo) mais surtout fixes (comme des diapositives) seront projetées comme des éléments de l'enquête (policière). Mais des bribes de scènes, des figures pourront aussi transparaître derrière le rideau qui, comme un tulle, confèrera un grain, une étrangeté à ces apparitions… avant de s'ouvrir sur des fragments du passé reconstitué pour les besoins de l'enquête.

Musique

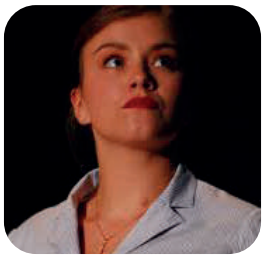
- - - - - - - - - - - - - - - -

Plus que du son, *Hermann* réclame de la musique (ce qui sera nouveau pour le metteur en scène que je suis). Parce que, plus l'enquête avance, plus on y parle, et plus le mystère se creuse. Et la musique est justement ce qui échappe aux mots. Elle permet d'évoquer, d'invoquer ce qui est irréductible au langage et à la rationalité (l'amour, déjà…).

La musique est aussi du temps, mais un temps non chronologique, qui se construit plutôt par strates, par jeu d'échos et de souvenirs, par répétitions du même et du toujours différent (la « variation ») : la musique est du temps sensible, intérieur, mental – et cela est la matière même d'*Hermann.*

Sébastien Quencez, qui compose autant pour la scène musicale, théâtrale que pour l'image (cinéma, vidéo, radio), sait parfaitement se glisser entre les mots et densifier le silence grâce à sa musique. Il saura rendre perceptible cette question obsédante qui sourd en chaque personnage, ce « thème » récurrent qui revient du fond de la mémoire et fouille les corps et les cœurs.

QUELS ACTEURS ?



Claudine Charreyre, Sortie de l'ENSATT en 2005, elle y a travaillé notamment avec Philippe Delaigue, Christian Schiaretti, Emmanuel Daumas, Christian Von Treskow...
Elle est formée au chant par Mme Molmerret et Mme Merle. Au théâtre, elle joue et chante sous la direction de J-M Ribes dans l'opéra bouffe *René l'énervé* et de Jean Lacornerie dans *Bells are ringing*. Elle a co-composé la musique des *Psychopompes* qu'elle chante en live, mise en scène de G.Granouillet. Sous sa direction , elle a aussi joué *Un endroit où aller* et *Naissances*. Elle a créé un récital de poésies d'après Louis Aragon et Léo Ferré : *Je chante pour passer le temps*, et un groupe de rock « *Grace Lee* ». Elle travaille avec la compagnie de cirque La mondiale Générale depuis 2006 en tant qu'interprète et chanteuse. En 2019/20, elle joue *Martien Martienne* de L.Fréchuret, adapté des *Chroniques Martiennes* de Bradbury avec les PCL de Lyon. En parallèle, elle écrit une autofiction graphique avec le dessinateur Alexandre Girard, ayant pour point de départ une relation amoureuse avec Superman. En 2021, elle jouera sous la direction de François Rancillac dans « *Hermann* » de G.Granouillet.

Daniel Kenigsberg, Comédien, il travaille au théâtre depuis quarante ans.
Daniel travaille actuellement avec Bernard Bloch en création de *La situation*, *Cherchez la Faute !* de François Rancillac (tournée) *C'est la vie* de Mohamed El Khatib (en tournée).Il a participé à de nombreuses aventures en compagnonnage, sous la direction, de Frédéric Constant, de Stéphane Valensi, de Cendre Chassane, de Christian Schiaretti, d'Olivier Balazuc, de Gilberte Tsaï, de Serge Valetti et Jean-Christophe Bailly, L'impromptu création collective, et *Ciceron et l'art de la mémoire* de Daniel Kenigsberg, de Michèle Heydorff : *Biedermann et les incendiaires* de Max Frisch ,de François Rancillac : *La Nuit au cirque* d'Olivier Py ,de Alain Ollivier, de Philippe Berling *: Le Jouvet d'une illusion d'Alain Gerber et La Petite Catherine* de Heibronn de Kleist, de Louis Charles Sirjacq : *Léo Katz et ses œuvres* de Louis Charles Sirjacq, deThierry Roisin : *Montaigne* ,de Jacques Rosner : *Iphigénie hôtel* de Michel Vinaver ,de François Verret : *Fin de parcours* , et de Pierre-Alain Chapuis, Hervé Tougeron, Thierry Bedard, Alain Behar, Vincent Collin, Catherine Diverres, Mathilde Monnier, Anne Torrès ,Jean-Claude Fall, Richard Foremann, Caroles Miles, Pierre Friloux, Françoise Gedanken, ...
Au cinéma, il a tourné sous la direction de Alexandre Charlot , Franck Magnier Ounie Leconte, Christopher Thomson, Régis Wargnier, Serge Moati, Sophie Marceau et Patrice Leconte. A la télévision il a tourné récemment avec Olivier Schatzki *Série Maupassant, et Quand la guerre sera loin,* Serge Moati *De gaulle, l'autre guerre* Pascal Chaumeil *Peut mieux faire* Olivier Guignard *Un village français.*
A France Culture il participe régulièrement *au Cours de l'histoire,* une émission de Xavier Mauduit, et de nombreuses fictions. Il est la voix française de Yoda.

Lenka Luptáková, bruxelloise d'adoption, est une artiste slovaque, polymorphe et polyglotte. Après des études scientifiques en Slovaquie, elle bifurque et intègre les Beaux-Arts de Rennes. Son travail de plasticienne-performeuse questionne le concept de la désobéissance urbaine et sonde l'ambiguïté entre le documentaire et la fiction. Par la suite, elle s'oriente vers le théâtre en intégrant notamment l'ERAC, École régionale d'Acteurs de Cannes (2004-2007). En tant que comédienne et danseuse, elle travaille ou a travaillé pour différents metteurs en scène et chorégraphes, entre autres :Jean-Pierre Vincent, David Lescot, Bertrand Bossard, Charlie Degotte, Victor Hugo Pontes, l'IRMAR, Baptiste Amman, Viera Dubačová, Maroš Rovňák, Mathieu Bertholet, Hélène Soulier, Nicole Mossoux, Patrick Bonté et François Rancillac. Parallèlement, elle développe ses projets en tant que conceptrice/interprète, initiant divers collaborations sous l'identité de FRACTALESFRANGYNESRADIO – FFR, projet pluridisciplinaire post-féministe. Elle écrit, compose et joue des protocoles destinés au direct, à la fois radiophonique et scénique. Elle mène également une réflexion autour du langage en tant que traductrice littéraire.

Clément Proust, Clément Proust découvre le théâtre au lycée en 2012 par le biais de la compagnie du Chewing et de Nicole Pougheon auprès de qui il suit des ateliers pendant 2 ans. En parallèle, il co-crée l'association In Carne avec laquelle il joue dans la création *Ce Qu'il Nous Reste* mise en scène par Mélina Despretz. Il se forme par la suite dans les conservatoires parisiens du 10ème arrondissement aux côtés de Joséphine Sourdel puis du 14ème aux côtés de Nathalie Bécue-Prader. Il intègre au même moment l'association 1000 visages qui a pour but de démocratiser l'accès au monde du cinéma. Il y suit les ateliers de jeu d'acteur auprès de Karim Ben Haddou. C'est grâce à cette association qu'il rencontre en 2019 François Rancillac qui crée le Collectif Ephémère composé de jeunes de 1000 visages et de jeunes de conservatoires parisiens dans le but de monter la pièce de Falk Richter, Electronic City jouée au Théâtre de l'Aquarium.

Gilles Granouillet

Gilles Granouillet voit le jour en 1963 à Saint Etienne où il vit toujours. Autodidacte issu d'un milieu ouvrier, il rencontre la pratique théâtrale assez tardivement à travers les cours du soir de la Comédie de Saint-Étienne. Il fonde la compagnie Travelling théâtre avec laquelle il signera de nombreuses mise en scène mais c'est en temps qu'écrivain de théâtre que son travail sera reconnu. Gilles Granouillet est l'auteur d'une trentaine de pièces toutes éditées, principalement chez Actes Sud, l'Avant scène et Lansman éditeur. Ses textes ont notamment été mis en scène par Guy Rétoré, Gilles Chavassieux, Carole Thibaut, Christoph Diem, Jean Claude Berutti, Philippe Adrien, François Rancillac, Jacques Descorde, Patrice Douchet, Magali Leris. Il collabore régulièrement avec France-Culture pour des dramatiques radiophoniques. Il a également été joué en Allemagne, au Chili, Au Luxembourg en Belgique et en Suisse, en Roumanie, en Grèce, en Ukraine, et au Québec. Il est aujourd'hui auteur associé au CDN de Montluçon.

François Rancillac

Metteur en scène, il monte depuis 1985 des auteurs aussi divers et variés que Racine (*Britannicus*), Christian Rullier (*Le Fils*), JMR Lenz (*Le Nouveau Menoza*), Pierre Corneille (*Polyeucte, Place Royale*), Jean-Luc Lagarce (*Retour à la Citadelle, Les Prétendants, Le Pays lointain, Music Hall, Nous les héros*), Jean Giraudoux (*Ondine, La Folle de Chaillot*), Edmond Rostand (*L'Aiglon*), Jean-François Caron (*Saganash*), Molière (*Amphitryon, George Dandin*), Olivier Py (*La Nuit au Cirque*), Hanokh Levin (*Kroum, l'ectoplasme*), Rémi de Vos (*Projection privée*), Jonathan Swift (*Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres*), Marie Balmary (*Cherchez la faute !*), Eschyle (*Les sept contre Thèbes*), Max Frisch (*Biedermann et les incendiaires*), Michel Marc Bouchard (*Papillons de nuit*), Gilles Granouillet (*Zoom, Nager, cueillir, Ma mère qui chantait sur un phare*), Jean Giono (*Le bout de la route*), Victor Hugo (*Le roi s'amuse*), Sophie Calle (*Détours, d'après Suite vénitienne*), Elizabeth Mazev (*Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*), Rasmus Lindberg (*Le mardi où Morty est mort*), Lucie Depauw (*Garden Scene* – pour le Festival de caves, Besançon), F. Rancillac (*L'Aquarium, d'hier à demain*), etc.
Il aborde le théâtre musical avec Serge de Laubier (*La Belle porte le voile*) et Richard Dubelski (*Une jure, l'autre pas*), le lyrique avec *Bastien, Bastienne… suite et fin.*, opéra imaginaire d'après Mozart, *Athalia, oratorio* de Haendel, *Soliloque* de Michel Baron à *Mr Molière* sur les musiques de Marc-Antoine Charpentier pour *Le Malade imaginaire* (Ensemble Akadêmia), *Orfeo par-delà le Gange* d'après Monteverdi (création à New Delhi, Philarmonie de Paris, Opéra de Reims et Arsenal de Metz – Ensemble Akadêmia), *La tectonique des nuages*, opéra-jazz de Laurent Cugny (Opéra Nantes-Angers).
Fondateur (avec Danielle Chinsky) de la compagnie « Théâtre du Binôme » (1983), François Rancillac a également assuré la direction artistique du Théâtre du Peuple de Bussang de 1991 à 1994 (dont il est actuellement le président).
Il a été artiste associé au Théâtre de Rungis de 1992 à 1994, à l'ACB/Scène Nationale de Bar-le-Duc de 1996 à 1999, et au Théâtre du Campagnol/CDN (2000/01).
De janvier 2002 à mars 2009, il co-dirige avec Jean-Claude Berutti La Comédie de Saint-Etienne/CDN. Il dirige ensuite depuis le Théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie (Paris), qu'il quitte fin décembre 2018, pour poursuivre son aventure avec sa nouvelle compagnie, Théâtre sur paroles.

Contact

Metteur en scène
François Rancillac - 06 08 76 47 48
rancillac.fr@gmail.com

Auteur
Gilles Granouillet - 06 83 59 63 22
granouillet.gil@wanadoo.fr

Directrice de production
Véronique Felenbok - 06 61 78 24 16
veronique.felenbok@yahoo.fr

Administratrice de production
Lucie Guillard - 06 62 17 74 00
production.lucie@gmail.com

Attachée de presse
Catherine Guizard - 06 60 43 21 13
lastrada.cguizard@gmail.com

Chargée de diffusion
Marie Leroy - 06 50 44 59 24
theatresurparoles@gmail.com